

Jo Spiegel : “Le rôle du politique n’est pas de flatter les gens”

PROPOS RECUEILLIS PAR KHALID HOSNI ET SOPHIE LEBRUN publié le 15/11/2016



© Eric Garault / Pasco

Pour le maire de Kingersheim, dans le Haut-Rhin, la solution à la remobilisation des citoyens dans la vie de la société ne passera pas par du surplace mais par une révolution... apaisée.

Que veut dire « participer » ?

Selon moi, c’est aller du « je » individuel au « nous » citoyen. Je pense que les ressources démocratiques de chacun sont équivalentes : celles de l’élu, qui est aussi un citoyen ; celles du citoyen, qui a son expertise de la vie ; celles de l’expert. Ensuite, il faut du sens, un leadership, car la participation, ce n’est pas simplement l’addition des envies, la somme des égoïsmes. Dans ma municipalité, on a créé un outil : le conseil participatif. Pour les projets ou questions à enjeux, il réunit toutes les ressources démocratiques. Par exemple, pour la construction d’une mosquée portée par une association locale, après avoir informé les habitants lors d’une réunion publique dont l’objet était d’ouvrir le dialogue, nous avons constitué un conseil participatif, composé de citoyens volontaires, de membres de l’association, d’élus et d’experts. Ils construisent le projet qui sera présenté au vote en décembre, lors du conseil municipal.

Comment faciliter la prise de parole de tous ?

C'est un vrai travail que de donner suffisamment confiance aux habitants qui se sentent relégués pour qu'ils prennent la parole. Il faut surtout susciter la confiance suffisante... en eux-mêmes. L'an dernier, nous avons fait du porte à porte avec les élus et des citoyens engagés dans la démocratie locale pour dire aux habitants : on ne vient pas chercher votre voix mais vous écouter. Ensuite, « l'ingénierie démocratique » – un ensemble de techniques de dialogue – offre une palette d'outil. Dans ma municipalité, ça s'est traduit par l'aide de professionnels du débat public dont c'est le rôle de faire émerger la parole de celui qui n'ose pas la prendre.

“ *L'idée n'est pas de faire du surplace pour contenter tout le monde. Il faut mettre sur la table les désaccords pour construire des accords.* ”

Mais cela prend beaucoup de temps... Après cinq mandats, de votre propre aveu, les abstentionnistes sont aussi nombreux qu'ailleurs à Kingersheim.

Le « temps démocratique » est difficile : faut-il organiser les débats - pendant la journée ? Le soir ? Le samedi ? Chaque moment sera embêtant pour une partie de la population, c'est un des freins à l'avancée démocratique. Surtout, le désir démocratique n'est pas là, spontanément, il faut le créer. Or le temps de la participation doit être celui de la société, pas celui d'un mandat, et c'est un paradigme complètement nouveau. Lorsqu'on a créé les conseils participatifs – qui rassemblent 50 personnes maximum pour privilégier la qualité –, on a bien vu que c'était peu par rapport à 13.000 habitants. Mais plusieurs conseils participatifs, comme nous le vivons aujourd'hui, donnent du sens à la dynamique. En dix ans, 40 conseils participatifs, chacun sur une question différente, ont réuni 700 participants. On rame à contre-courant du système néolibéral, de la marchandisation des consciences. Attention, l'idée n'est pas de faire du surplace pour contenter tout le monde. Il faut mettre sur la table les désaccords pour construire des accords. Je suis dans une révolution apaisée – pas le grand soir promis par les extrêmes – mais vraiment une révolution.

Vous voulez donc une « révolution » de la démocratie. Comment qualifiez-vous le système dans lequel nous sommes actuellement ?

Nous sommes dans un entre-deux : quelque chose est en train de mourir, et quelque chose est en train de naître. Il peut advenir le pire comme le meilleur : subir le populisme – fondé sur l'instrumentalisation des peurs – ou réinventer la démocratie réelle – c'est-à-dire sortir d'une démocratie providentielle qui est essentiellement électorale, passive, descendante,

partisane. Le rôle du politique n'est pas de flatter les gens mais de les inviter à cheminer ensemble dans la voie de la complexité, de l'altérité. C'est exigeant.

Vous cherchez donc plutôt le consensus...

Je fais une différence entre consensus et compromis dynamique : le consensus mou a toujours servi aux notables à rester en place sans avancer ; la construction de compromis dynamiques sert la transformation. Je plaide pour la radicalité du possible : aller au fond du sujet pour rendre possible ce qui est souhaitable.